Un type contemporain

Jean-Charles Depaule

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/446>

DOI : 10.4000/ema.446

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 1991

Pagination : 65-78

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Jean-Charles Depaule, « Un type contemporain », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 6 | 1991, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/446> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.446>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2022.

Tous droits réservés

Un type contemporain

Jean-Charles Depaule

- 1 Trop régulière pour ne pas solliciter l'attention¹, une figure se dégage de la variété des dispo-
sitions architecturales observables aujourd'hui au Caire : l'organisation de la totalité
ou d'une partie importante du logement autour d'une pièce, géométriquement et/ou
fonctionnellement centrale, la *sâla*. Une organisation présentant une homologie avec
une autre qui lui est antérieure : la plan à *fasaha* (*fasha* dans le dialecte cairote) devenu
dominant à partir du XIX^e siècle.
- 2 D'autres rapprochements s'imposent. Ailleurs dans l'Orient arabe on observe à peu près
à la même époque l'adoption de dispositions similaires, qui auront une postérité
comparable. La pièce centrale est désignée tantôt par un mot appartenant, comme
fasaha, et dâr au Liban, à un lexique ancien, tantôt par un terme emprunté : *sofa* à
Damas, *côrrîdôr* à Alep et, succédant à *fasaha*, *sâla* en Égypte. De telles parentés
typologiques sont notamment à référer à la circulation des savoir-faire et des modèles,
au sein de l'Empire ottoman finissant.
- 3 Les expressions auxquelles nous avons recours, comme « plan à *fasaha* », ou « à *sâla* »,
ou « type à *fasaha* »... ne sont pas seulement des commodités (nommer le tout par une
de ses parties) : la *fasaha* articule le système interne de distribution caractéristique d'un
type architectural. C'est ce que souligne une remarque de Marcel Clerget. Elle est fort
brève et va à l'essentiel : « La *fasaha* ou antichambre, écrit-il, ne s'est guère répandue
qu'à l'époque turque. Dans ce cas les portes principales y donnent toutes » (p. 133). A la
différence des *fasaha* de l'habitat traditionnel qui, courettes couvertes ou découvertes,
sont, elles aussi, à leur façon, des antichambres, mais dispersées, la *fasaha* « moderne »
dessert en effet toutes les autres pièces, et, centrale, elle règle la configuration de
l'ensemble.
- 4 Elle est reproduite à chaque niveau d'une maison familiale, et dans chaque
appartement d'un immeuble. Dans le premier cas, elle n'a pas le même statut selon
qu'elle est située au rez-de-chaussée, où elle sert de hall d'entrée pour le bâtiment
entier, ou qu'elle se trouve à l'étage, le haut étant plus familial et féminin, le bas plus
masculin. Si la division verticale n'assure pas un partage sexué de l'espace
suffisamment strict, un *salâmik*, pièce distincte, aile ou pavillon, réinterprétation de la

mandara des demeures anciennes, peut pallier ce défaut (*salâmlık*, lieu de réception masculin, *haramlık*, territoire du « harem » : deux catégories ottomanes). Dans un appartement le *salâmlık* « moderne », lorsqu'il existe, est un salon possédant un accès indépendant depuis le palier, à côté de la porte de la *fasaha* et formant souvent, par rapport à celle-ci, une paire symétrique avec une troisième porte menant aux services.

- 5 A côté d'éléments de continuité des apports étrangers sont décelables. On notera celui du plan à *sofa* de la maison turque en particulier. Le règne de Mohamed Ali qui instaure, en 1805, un pouvoir « modernisateur » et national, soucieux d'affirmer son autonomie par rapport à la puissance ottomane, est -paradoxalement ? - marqué par des références culturelles turques, nettement plus sensibles, dans l'architecture du moins, qu'elles ne l'avaient été par le passé où elles étaient singulièrement égyptianisées. Il est vrai qu'à l'époque une partie importante du personnel politique et administratif est « turque » (au sens large) directement ou par le jeu des alliances matrimoniales. C'est cependant le vieux mot arabe *fasaha* qui a prévalu et non *sofa*.
- 6 A ces influences succèdent d'autres modèles étrangers qui composeront ou non avec elles. A partir du troisième tiers du XIX^e siècle le rôle des entreprises étrangères est important sans doute plus dans les constructions exceptionnelles ou prestigieuses que dans l'architecture banale. Dans son tableau de l'industrie du bâtiment entre 1897 et 1907, Roger Owen écrit, après avoir déploré que les sources interdisent d'en dire plus : « En ce qui concerne les entrepreneurs il est possible d'affirmer qu'ici les plus grandes sociétés étaient en majorité la propriété d'Européens, et que beaucoup d'entre elles avaient été fondées par des Italiens, souvent des hommes venus en Égypte dans les années 1860 pour travailler aux palais et aux travaux publics » (p. 341). Modèles, savoir-faire et procédés constructifs sont massivement importés, mais il est difficile de concevoir de tels transferts et la façon dont ils interviennent (ou non) dans l'élaboration et l'évolution du logement contemporain au Caire seulement comme des phénomènes qui soit se développent indépendamment, soit sont appropriés en s'imposant ou s'intégrant tels quels en bloc : lorsque la production paraît indifférente à la réalité locale et même quand elle vise exclusivement la clientèle européenne elle est tôt ou tard confrontée aux conditions de mise en oeuvre, aux formes et aux manières d'habiter héritées, aux besoins et aspirations qui face à la modernisation du pays changent diversement d'un groupe à l'autre, à l'intérieur de la société égyptienne.
- 7 Des interrogations demeurent. Elles concernent d'une part les relations avec la tradition locale et l'introduction d'éléments étrangers. Et d'autre part celles qui existent entre la *fasaha* et la *sâla*, qui lui est postérieure : l'une et l'autre sont-elles les maillons d'une même chaîne ou appartiennent-elles à des évolutions distinctes, provisoirement ou non ?
- 8 Les formes architecturales peuvent présenter des homologues et le vocabulaire suggère des hypothèses mais, il convient de le rappeler, sans receler en lui-même les réponses : pourquoi *fasaha* au Caire et non le mot turc *sofa* qui, pour désigner une pièce analogue, a prévalu à Damas, mais pas à Alep ? Le *sofa*, dont l'introduction est corrélative de l'abandon de la cour centrale, attribut du type jusque-là dominant en Syrie, marquerait une rupture ; en Égypte, la *fasaha*, mot arabe appartenant à un lexique ancien, exprimerait plutôt une continuité, réelle ou imaginaire, et la *sâla*, terme vraisemblablement italien (mais complètement assimilé depuis par le dialecte du Caire), une importation. Les mots éclairent, et font écran : *fasaha* dans son acception « moderne » occulte non seulement l'interférence de l'espace du *sofa* turc, mais sans

doute aussi les rapprochements possibles avec la *durqâ'a*, ce vaste seuil intérieur qui distribue les grandes salles de l'architecture « traditionnelle », *qâ'a*, et dont la *fasaha* « ancienne » est l'antichambre (comme un seuil – extérieur – du seuil). Et le terme *sâla* accuse peut-être excessivement des discontinuités. Il est vrai qu'aujourd'hui lorsqu'un habitant dit, ou écrit – et cela vaut pour les écrivains – *fasaha* plutôt que *sâla*, ou vice-versa, il identifie surtout l'âge du bâtiment (la *fasaha* appartient à une « vieille maison »). Le plus souvent le terme qu'il emploie désigne en fait un objet indifférencié (« *fasaha-sâla* ») et renvoie davantage à un registre de langue, délibérément choisi ou non, selon la situation : *sala* est plus relevé, plus moderne, *fasaha* plus populaire et « archaïque ».

- 9 Malgré les lacunes, d'ordre généalogique, qui persistent, il est possible de caractériser plus précisément le type qui s'élabore à partir du XIX^e siècle : objet d'expérimentations et de théorisations, il est consacré par l'usage.

Expérimentations

- 10 Au Caire, comme dans d'autres villes, le renouvellement du tissu existant, au moyen de substitutions ponctuelles, et à une échelle plus importante les percées (une première en 1845 ; d'autres plus importantes à partir de 1872) et (à partir de 1867) les lotissements nouveaux dont le découpage et la voirie sont déterminés *a priori* sont l'occasion d'une expérimentation. Ce terme risque de paraître excessif : dans ce domaine (au Caire comme ailleurs) plutôt qu'une situation provoquée suivant un protocole rigoureux mettant en jeu des variables strictement définies, il ne peut s'agir que d'une démarche par essais et erreurs, plus ou moins assurée selon les cas, mais jamais entièrement aveugle, avec des retours critiques, en forme de bilan, un débat inégalement formalisé, et des réflexions théoriques qui, exprimées notamment, on le verra, par le biais de traités, viennent ponctuer le développement des formes du logement en prétendant l'infléchir.

Le Caire, maison à fasaha. Relevé et dessin J.-L. Arnaud

Plan de l'étage

- 11 Des essais et des erreurs : des modèles ont été mis au point, certains, comme l'a montré Jean-Claude David pour Alep, en Syrie se sont avérés sans avenir. Si les connaissances sont encore incomplètes, grâce à des études récentes (cf. bibliographie) nous disposons désormais non seulement d'hypothèses, mais de repères significatifs et d'éléments de comparaison.
- 12 Parmi les réalisations qui, véritables « laboratoires urbains », jalonnent en la modelant l'histoire du Caire moderne, il y a le lotissement de Hilmiyya al-Gadida qu'a analysé Khaled Asfour (cf. son article dans ce même numéro), et Héliopolis, étudiée par Robert Ilbert. Cette ville nouvelle établie à partir de 1906 dans le désert au nord-est de la capitale, à l'initiative du baron Empain et de sa société de transports ferroviaires, est remarquable à plusieurs égards. Elle l'est notamment par sa taille : 25 000 habitants en 1930. A partir des grands tracés d'une composition « Beaux-Arts » et de quelques édifices monumentaux, les éléments se sont mis en place, avec « un solide empirisme », sans « grand créateur », sans argumentation théorique explicite. Malgré la forte centralisation des décisions, d'un urbanisme que R. Ilbert qualifie de colonial, sur le terrain des ajustements ont été apportés, des contradictions ont éclaté et se sont résolues, avec un inégal bonheur.
- 13 A Héliopolis l'architecture de l'habitat, dont les modèles sont nombreux (des villas, des immeubles d'appartements, des maisons ouvrières) apparaît souvent comme le collage de détails stylistiques (décors et façades) et de plans, et, à l'intérieur d'un même plan, d'éléments typologiques hétérogènes, orientaux, au sens large, levantins, égyptiens, néo-mauresques et occidentaux. Avec des normes, des conceptions et des procédés étrangers des solutions différenciées ont été mises au point selon une espèce de sociologie spontanée qui classait les habitants potentiels et leurs besoins présumés suivant des critères ethniques et sociaux en opposant « globalement Européens et

Syriens d'un côté, Égyptiens (musulmans ou coptes) de l'autre » (p. 113). Devant l'insuccès de l'opération auprès de la clientèle la moins cosmopolite, les entrepreneurs locaux, étrangers et égyptiens, ont proposé (« bricolé ») des adaptations. Certains remaniements concernaient la *distribution* intérieure, et, parmi les variantes, Robert Ilbert insiste sur la présence éventuelle d'un *salâmlik* ce salon séparé, réservé aux hôtes masculins. Mais il observe aussi dans les immeubles de rapport bourgeois un trait qui semble assez général et vaut d'être mis en relief : « Les appartements (...) comportent un grand hall faisant aussi séjour (...) » (p. 82). Les villas à dôme central également. Et, on le sait, le *salamiik* « moderne » ne prend en fait tout son sens que par rapport à cette organisation (autour d'un hall) : il la complète, la corrige en quelque sorte, en garantissant le strict partage sexué de l'espace que celle-ci n'est pas capable d'assurer en permanence.

Beyrouth, maison à Dâr. Relevé M. Protsenko, dessins J.-L. Arnaud

Alep, maison à corridor. Relevé F. Baker, dessins J.-L. Arnaud

- 14 R. Ilbert conclut à un double échec, provisoire : celui du transfert pur et simple d'une architecture occidentale, puisqu'elle nécessita des adaptations, et celui de l'adaptation elle-même qui se révéla souvent inadaptée. En son temps le projet fut évalué très sévèrement par les spécialistes. Leurs critiques portaient surtout sur les défauts fonctionnels et climatiques. Celles des utilisateurs aussi. Ceux-ci en outre rejetaient tantôt des signes extérieurs (décors, façades) qui ne donnaient pas une image convenable du statut auquel ils prétendaient, tantôt des éléments du plan (le *salâmlîk* par exemple) investis pour eux d'une semblable charge symbolique – ce sont, eux aussi, à leur manière des signes extérieurs – ou mettant en cause, à travers les usages qu'ils paraissent impliquer, des caractères profonds, et plus tacites, de leur culture. Il s'agit ici d'un jeu, qui n'est pas particulier à Héliopolis, complexe et souvent contradictoire entre d'une part les aspects les plus manifestes, c'est-à-dire ce qui dans l'architecture et la perception sélective que les habitants en ont, est le plus affiché, le plus visible et qui est jugé excessivement « oriental » ou « occidental » et, d'autre part, des caractères plus latents qui sont du ressort des pratiques quotidiennes et ne sont pas nécessairement formulés de façon explicite par les intéressés, architectes et usagers. Un jeu où fréquemment (pour l'observateur comme pour l'observé) le « latent » est occulté par le « manifeste ».

Théorisations

- 15 L'élaboration du type contemporain a été également l'objet d'une théorisation, au moins d'une explicitation. Avec un niveau de conceptualisation variable. Pas seulement de façon fragmentaire, dans les débats ou, comme on l'a vu, sur le terrain. On s'arrêtera à trois contributions significatives appartenant à des genres différents.
- 16 Ali Pacha Moubarak est le maître d'oeuvre de la modernisation du Caire, décidée par le khédivé Ismaïl (1863-1879). Ingénieur de formation, il est l'une des grandes figures de l'Égypte du XIX^e siècle. Ministre des Travaux publics, il fut aussi ministre de

l'Instruction publique. En rédigeant les vingt volumes de ses *Khitât*, il s'inscrit explicitement dans la tradition arabe des « topographies historiques ». La place qu'il consacre à l'architecture domestique peut paraître réduite, mais il signale le changement qu'elle subit en relevant les principaux traits qui selon lui caractérisent le « style nouveau » (et le différencient de l'« ancien ») : la régularité des volumes intérieurs et du plan, l'ouverture, la simplification du décor, la rationalisation de la construction. Et l'introduction d'objets d'importation. Il souligne les influences étrangères liées à l'installation des Européens qui croît considérablement à la fin du siècle. La distribution intérieure centrale « nouvelle » est abordée négativement ; sur ce point il s'en tient en effet à une critique des dispositions anciennes, est-ce à dire qu'à ses yeux elle va de soi et qu'elle est définitivement adoptée ? En revanche Moubarak relève un fait majeur : allant de pair avec l'avènement des types contemporains, la disparition de la *qâ'a*, grande salle aux volumes différenciés qui constituait le principal élément structurant de l'architecture domestique « traditionnelle » (T. I, p. 214-216).

- 17 Le *Traité pratique et raisonné de la construction en Égypte* (1875), de l'ingénieur français Édouard Mariette se caractérise en particulier par la description qu'il donne de la situation égyptienne et par son approche systématique. Les aspects stylistiques n'occupent pas chez lui la place qu'ils semblent avoir dans le débat architectural provoqué par l'avènement de la ville moderne (où la question du « style national » est au premier plan). Certes Mariette ne néglige pas le décor, mais s'il l'évoque c'est surtout pour déplorer une tendance « à une ornementation peu réfléchie » et prôner la simplicité en affirmant qu'on peut « sans recourir à des moyens peu sincères, être suffisamment varié » (p. 150) ; et lorsqu'il préconise l'emploi de moucharabiehs ou qu'il juge excessive la multiplication des fenêtres les arguments qu'il avance ne sont pas d'ordre esthétique. À la manière des théoriciens contemporains auxquels il se réfère, il part de la réalité, considérée comme une expérimentation de fait, et dans un va-et-vient entre les éléments et l'organisation d'ensemble des bâtiments il s'attache à l'évolution de l'architecture domestique en Égypte qu'il analyse, en dégagant des tendances, en proposant des infléchissements, des *rationalisations*. Dans les principes qu'il formule se mêlent des assertions tranchées, sinon autoritaires, et des interrogations « ouvertes » où s'exprime sa confiance dans la pratique (... « la force des choses et la pratique »... les « essais des intéressés »...) et dans la maturation que seuls le temps et l'expérience apportent (... « petit à petit »...). Définir une architecture nouvelle ? « L'Égypte verra naître petit à petit, une architecture conforme à ses besoins et pour ainsi dire *nationale*, laquelle participera également dans ses manifestations, du plan arabe, de la villa italienne et de l'ornementation française » (p. 150-151). Il ne propose pas qu'on invente de toutes pièces un (ou plusieurs) type : la construction « sur trois épaisseurs » avec des pièces centrales lui paraît un fait irréversible, et à cause des avantages climatiques qu'elle procure une disposition à laquelle on doit se conformer, pour les maisons européennes d'Égypte comme pour les habitations indigènes. C'est donc, à ses yeux, une solution généralisable. Reste à l'adapter aux manières de vivre et aux coutumes spécifiques auxquelles il se réfère à plusieurs reprises.
- 18 Dans une réflexion essentiellement constructive et fonctionnelle Mariette prête en effet à celles-ci une attention notable. Il s'attache à des éléments de la culture quotidienne des habitants à propos de détails techniques : il établit par exemple un rapport entre la hauteur et l'épaisseur traditionnelles des murs sur lesquels reposent les fenêtres et « l'installation du divan à la turque » (p. 147). Surtout, son point de vue, comparatif, inclut une intuition – faut-il dire anthropologique ? – concernant des traits

caractéristiques des façons d'habiter et de la vie sociale qu'il aborde à travers la question, selon lui cruciale, de la distribution intérieure. D'un côté (chez « les musulmans ») une nette distinction entre monde extérieur masculin et sphère féminine-familiale (« le harem ») au sein de laquelle l'existence est plutôt collective, de l'autre (« nos coutumes européennes ») la nécessité d'assurer, grâce à des dégagements et des couloirs, leur indépendance aux différences pièces.

- 19 On rapprochera les considérations de Mariette de celles de ses contemporains, doctrinaires et théoriciens de l'architecture domestique, qui prêtent une semblable attention aux façon d'habiter en France et qui, se faisant l'écho d'une évolution de la vie quotidienne dans ce pays vers une plus grande privatisation, une individualisation et un développement du sentiment de l'intimité, soulignent tous la nécessaire autonomie dont à l'intérieur d'un même foyer les habitants doivent jouir.
- 20 Le troisième exemple, que nous devons à Mercedes Volait, est le traité de 'Abdel Mun'im 'Arif, *Handasa al-imâra*, publié en 1932 (donc près de 60 ans après celui de Mariette). Il aborde les matériaux disponibles et les techniques locales, avant de passer en revue 27 cas. M. Volait note : « Remarquable est la permanence, dans les plans-types proposés, du modèle à *sâla* » (« Grandes demeures du Caire au siècle passé », p. 93). Un modèle conçu selon une « trame à trois travées » (les « trois épaisseurs » dont Mariette soulignait l'intérêt).
- 21 La réflexion typologique, plus ou moins conceptualisée, ne s'est pas éteinte. On notera que, avec celui plus récent de l'habitat illégal, le problème de la distribution, posé dans ses relations avec la structure familiale et les transformations sociales et culturelles, n'est pas absent des débats académiques ou/et professionnels, formels ou non, qui se tiennent aujourd'hui au Caire comme à Damas, il l'était en revanche de la revue *al-Imara*, principal organe de diffusion et de discussion des idées architecturales modernes en Égypte et au Proche-Orient entre 1940 et 1960, dépouillée par M. Volait. Est-ce à dire que le type à *fasaha/sâla* et la distribution qui lui correspond ne sont pas alors mis en cause, qu'ils n'ont pas à l'être : qu'ils « fonctionnent » ? On est tenté de le penser. Il semble que périodiquement le débat rebondisse à des moments ou dans des secteurs où une « crise des modèles », superficielle ou profonde, se manifeste.

Un type consacré

- 22 En fait il s'agit d'un type *reconnu* de longue date, nommé, *consacré* par l'usage. En témoignent de nombreuses descriptions. Il y a notamment celle, explicite, de R. Salima qui à la fin du XIX^e siècle présente cette disposition comme une solution généralisée. Son point de vue a la particularité et l'intérêt d'être à la fois extérieur (elle est française d'origine) et intérieur (son mariage l'a introduite au sein de la société égyptienne). « Spectatrice amusée ou impartiale, écrit-elle, je m'applaudis d'être arrivée en cet instant où les anciennes coutumes luttent encore contre les nouvelles, mais perdent pied de plus en plus ». Il y a aussi les évocations romanesques du Caire des années 20 par T. al-Hakim et N. Mahfouz.
- 23 Ces textes comme les définitions données actuellement par les habitants ont en commun de souligner les caractéristiques topologiques de la *sâla-fasaha* et sa fonction distributive rayonnante ; et le fait qu'elle n'est pas seulement un espace distributeur, mais une pièce qui, selon les situations et la superficie dont disposent ses utilisateurs, peut être dévolue à des activités familiales et familiaires (ce qui justifie l'expression française « salle de séjour » employée par le traducteur de la Trilogie de N. Mahfouz) : à l'étage d'une maison, et dans les appartements de taille modeste où elle est aussi,

notamment, la salle à manger ; et même, en été ou, faute de place en toute saison, le lieu où l'on reçoit.

- 24 Les habitants, quant à eux, construisent leur définition par différences : elle est à la fois positive – ce qui fait la *sâla* – et négative – ce que celle-ci n'est pas, ou plutôt ce qui n'est pas une *sâla*. Selon eux, la *sâla* n'est pas un simple couloir, *tur'a* ; elle rayonne et elle est quadrangulaire. Il faut pouvoir la meubler. C'est ce que confirment les fréquentes critiques faites au Caire, comme à Damas à propos du *sofa*, à des *sâla*, ou à des pièces qui par leur position « devraient » être des *sâla*, jugées trop étroites, ou ne comprenant que des portes, donc dépourvues de parois et d'angles auxquels adosser le mobilier. Un mobilier spécifique, baptisé aujourd'hui *antrêh* (du mot français « entrée »), formant un ensemble, *taqm*, canapé et fauteuils, et, en général, une « salle à manger », *sofra*.
- 25 Si, dans la vie quotidienne, la *sâla* est reconnue indissociablement à travers le mot qui la désigne, à partir de ses caractéristiques spatiales et de l'usage dont elle est censée être le support, il arrive que, dans des logements où *a priori* cette pièce fait défaut ou est déficiente, les habitants produisent en quelque sorte leur *sâla* en projetant autant que possible certains attributs significatifs. Par exemple le couloir : d'entrée, *tur'a*, est élargi au détriment de pièces comme la cuisine et la salle de bain, et des meubles y ont été disposés : il est devenu *sâla*, c'est ainsi qu'il est appelé et utilisé.
- 26 Des interventions de ce genre sont fréquentes. Plus ou moins importantes selon les virtualités et les contraintes que possède l'espace, elles s'appliquent aussi bien à des appartements modernes qu'à des logements anciens où, comme nous l'avons observé dans le *rab' Qizlâr*, elles consistent surtout à rebaptiser *sâfa* un lieu capable de fonctionner comme une *sâla*. Elles peuvent troubler l'analyse, l'observateur se trouvant devant des *sâla* (des lieux nommés *sâla* par leurs utilisateurs) qui n'ont pas toutes les propriétés, géométriques notamment, contenues dans la définition théorique qui en est habituellement donnée. Elles indiquent surtout à quel point cette pièce centrale et les significations qui lui correspondent sont intériorisées par la pratique. Et reproduites. Elles expliquent aussi comme l'usage peut s'accommoder de variations typologiques, d'écarts assez grands par rapport au modèle d'origine.
- 27 La postérité de l'organisation « à *fasaha* », puis « à *sâla* » qui est longue – on en identifie les avatars dans ce qui, architecture savante ou non, se construit aujourd'hui – autorise à conclure à son succès. Celui-ci n'est pas seulement imputable à la simplicité du schéma aisément reproductible. Pour « réussir » les dispositions spatiales devaient aussi ne pas être incompatibles avec les usages, qui, il est vrai, étaient en train d'évoluer et sur lesquels en retour elles ont pu avoir des effets. En rencontrant des résistances. Comme en écho à la remarque de R. Salima – « les anciennes coutumes luttent encore contre les nouvelles » – la romancière Out el-Kouloub en témoigne (la scène se passe à la fin du XIX^e siècle) :

Où la porte d'entrée est en même temps la porte du salon et la porte de la cuisine ? Nous sommes tous perdus si les musulmans se mettent à vivre comme des effranguis ! s'écrie Om Mahmoud quand son fils lui explique : « Beaucoup de gens maintenant n'ont plus de maison, ils ont juste un appartement dans un grand immeuble où habitent cinquante familles » (*Zanouba*, p. 106. Voir dans ce même numéro, « Littérature romanesque et espace habité »).
- 28 Parmi les « problèmes », les contradictions induites par le système de distribution à *fasaha/sâla*, il y a, on l'a vu, celui qu'a résolu le dispositif du *salâmlîk* moderne (qui de nos jours apparaît plutôt comme un archaïsme architectural). Un besoin de séparer plus nettement les fonctions, de mieux marquer les distinctions symboliques (aire

familière-féminine/aire de représentation plus masculine), et à l'intérieur d'une même famille, une tendance à différencier, autant que la superficie le permet, territoires collectifs et personnels sont perceptibles dans l'évolution des plans. Apparemment il ne s'agit plus seulement, aujourd'hui, du mouvement centrifuge des individus (par rapport à la pièce centrale) que note André Miquel à la lecture de N. Mahfouz décrivant le Caire des années 20 : « Le vrai, le seul paradis, le centre nerveux du roman, c'est la maison : le milieu familial l'emporte en stabilité sur tous les autres parce que, d'entre tous les personnages autour desquels gravite le roman, le moins mobile est la mère de famille. Et pourtant (...) autour de la pièce centrale où la famille se retrouve réunie à divers moments de la journée, s'opère le même mouvement complémentaire de dispersion : vers la chambre du père, d'abord où (...) se tranchent les graves décisions, mais aussi vers la cour, vers l'escalier, vers les terrasses enfin où se cherchent, à l'ombre prosaïque des cabanes à volaille, les mots et les gestes de l'amour ». C'est l'espace lui-même qui se recompose. Sans qu'on constate une « révolution » comparable à celle qui a affecté les logements en France au XIX^e siècle, une place plus importante est accordée aux couloirs qui assurent l'autonomie de certaines parties. Et la *sâla* peut se décentrer. En changeant de statut et de nom, également (*hall*) ? Ne serait-elle plus tout à fait le lieu par excellence où s'effectuent les rencontres, le contrôle de la vie domestique, et où celle-ci seconcentre ?

BIBLIOGRAPHIE

Clerget M., 1934, *Le Caire*, Le Caire, 2 vol.

David J.-C., Hubert D., 1982. « Maisons et immeubles du début du siècle à Alep », *Cahiers de la recherche architecturale* 10/11, p. 102-111.

Depaule J.-Ch. et al., 1986, *Actualité de l'habitat ancien au Caire, le rab' Qizlar*, Le Caire, CEDEJ (Dossier 4-1985).

Depaule J.-Ch., 1990, « A propos de l'habitat ancien aujourd'hui au Caire, à Damas et à Alep », *L'habitat traditionnel dans les pays musulmans autour de la Méditerranée*, Le Caire, IFAO, vol. III., p. 857-875.

Eleb-Vidal M., Debarre-Blanchard A., 1989, *Architectures de la vie privée, Maisons et mentalités, XVII^e-XIX^e siècles*, Bruxelles, AAM.

« Espace centré. Figures de l'architecture domestique dans l'Orient méditerranéen », 1987, *Cahiers de la recherche architecturale* 20/21, 3^e & 4^e trim. En particulier : Borie A., Pinon P., « La maison ottomane : une centralité inachevée ? » p. 62-71 ; Blin O., « Le Caire. XIX^e siècle. De la *fasaha* à la *sâla* comme modèles », p. 96-105 ; Depaule J.-Ch., « Espaces habités de l'Orient arabe », p. 8-21 ; Noweir S., Panerai Ph., « Le Caire : géométries et centralités », p. 26-37 ; Volait M., « Grandes demeures du Caire au siècle passé », p. 84-93.

Êvans R., 1982, « Figures, portes, passages », *Urbi* n° 5.

Ilbert R., 1981, *Héliopolis, Le Caire 1905-1922, genèse d'une ville*, Paris. CNRS.

- Mahfouz N., 1985. *Impasse des deux palais* (trad. Ph.Vigreux), Paris, J.-C. Lattès.
- Mariette E., 1875, *Traité pratique et raisonné de la construction en Égypte*, T. I : *Des matériaux de construction. Des constructions civiles*, Alexandrie, Imprimerie française A. Moures.
- Miquel A., 1983, *Propos de littérature arabe*, Paris ? Le Calligraphe.
- Moubarak A. Pacha, 1980-1987, *Al-khitat al-tawfiqiyya al-gadida*, (rééd.) Le Caire, 6 vol.
- Noweir S., Panerai Ph, 1990, « Du rural à l'urbain », *Égypte/Monde arabe* 1, p, 97-123.
- Out el-Kouloub, 1947, *Zanouba*, Paris, Gallimard.
- Owen R., 1972, « The Cairo building industry and the building boom of 1897 to 1907 », *Colloque sur l'histoire du Caire*, RDA. p. 337-350.
- Salima R., s. d., *Harems et Musulmanes d'Égypte*, Paris, Félix Juven.
- Volait M., 1988, *L'architecture moderne en Égypte et la revue al-'Imara - 1939-1959*, Le Caire, CEDEJ (Dossier 4-1987).

ANNEXES

Une maison d'un riche commerçant dans le quartier ancien de la Gamaliyya (années 20)

« À l'exception du père, la famille se réunit un peu avant le coucher du soleil, à l'occasion de ce qu'ils nommaient entre eux « la séance du café ». La *sâla*, au premier étage, en était le lieu de prédilection de par sa position centrale par rapport aux chambres des enfants, du salon et à quatre autres pièces plus petites aménagées pour l'étude. Le sol en était recouvert de nattes multicolores et elle était meublée dans les coins de canapés à coussins et accoudoirs. Un gros lampion, illuminé par une lampe à gaz de même volume, pendait au plafond. Amina était assise d'ordinaire sur un canapé central, face à un gros fourneau où la cafetière était à demi enfoncée dans la braise recouverte de cendre, avec, à sa droite, une table basse surmontée d'un plateau cuivré où l'on avait aligné les tasses. Les enfants étaient assis face à leur mère : ceux qui avaient la permission de déguster le café en sa compagnie, comme Yacine et Fahmi, ceux à qui n'était pas dévolu ce droit en vertu des traditions et des convenances et qui par conséquent se contentaient de la conversation, comme les deux soeurs et Kamal. C'était une heure chère aux aînés, où chacun se fondait dans l'intimité du cercle familial et savourait le plaisir de la discussion. On s'y regroupait sous l'aile maternelle dans un pur amour et une amitié souveraine. De telles réunions donnaient l'image du repos et de la décontraction, untel était assis jambes croisées, tel autre couché sur le côté (...) » (p. 61-62).

« Kamal révisait ses leçons dans la *sâla*, laissant à Fahmi la salle d'étude, afin de se trouver non loin de l'endroit où se réunissaient sa mère et ses deux soeurs. La réunion en question prolongeait la séance du café, sauf qu'elle se limitait aux femmes et à leur conversation, une conversation où elles trouvaient, malgré sa futilité, un plaisir sans égal. Elles s'étaient assises comme à leur habitude pressées les unes contre les autres, comme en un corps tricéphale, tandis que Kamal s'installait Jambes croisées sur un autre canapé en face d'elles, tenant son livre dans ses bras, les yeux tantôt à la lecture, tantôt fermés pour apprendre sa leçon par cœur » (p. 72).

Comparaisons :

La maison des Ridwane

« Cette maison avec ses trois chambres rassemblées autour d'une petite *sâla* abritant une machine à coudre, derrière la fenêtre donnant directement sur le Bain du Sultan, lui était aussi familière que la sienne, avec ses vastes pièces et sa grande *sâla*, où se tenait chaque soir la « séance du café » » (p. 144).

N. Mahfouz, *Impasse des Deux Palais* (trad. Ph. Vigreux)

Nous avons rétabli dans ces trois extraits le mot *sâla* du texte original.

NOTES

1. Cet article est issu d'une recherche menée au sein du LADRHAUS, Ecole d'architecture de Versailles, avec Olivier Blin et Sawsan Noweir (1987, *Matériaux pour l'étude architecturale du logement contemporain au Caire*, rapport de recherche, Versailles).

INDEX

Mots-clés : Le Caire, logement, habitation

AUTEUR

JEAN-CHARLES DEPAULE

CEDEJ-CNRS